

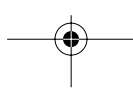
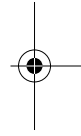
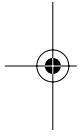


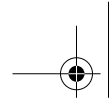
## Avertissement

L'ensemble des textes que réunit ce livre a été composé entre l'automne de 1967 et les premières décades de 1968, même si certains d'entre eux étaient antérieurs.

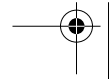
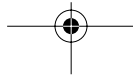
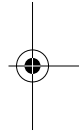
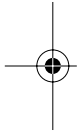
Sur les conseils d'un ami, cet ensemble fut adressé à un éditeur réputé qui lui réserva un accueil et promit une publication pour « la rentrée » suivante. À l'automne toutefois l'écho parvint de l'« immense difficulté » que rencontre en général l'édition en raison des « événements de mai »... Le livre ne parut pas. Seule une sélection de textes figura au sommaire du *Nouveau commerce* entre 1969 et 1970. Pour parler comme Rimbaud, ce fut là « une belle gloire de conteur envolée »...

C'est pourquoi je ne sais vraiment que penser de la présente publication trente-huit ans plus tard, qu'un autre ami, autrement fidèle celui-là, malgré – il le savait – ma sévère réticence. Baudelaire, cette fois,





laisse entendre quelque part que lorsqu'une barque est chargée il faut la mettre à l'eau ; et franchir le fleuve. Admettons...





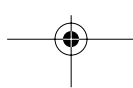
OUVERTURE. Parfois, le soir on pénètre dans un jardin clos depuis longtemps ;

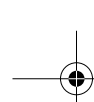
*(ou bien, en d'autres circonstances – marche, retour – on franchit le seuil d'une demeure laissée à l'abandon.*

dans le jardin, l'herbe a poussé (friches), du lierre couvre les murs ; il règne le plus grand désordre végétal ;

*(dans la maison, la lumière ne pénètre presque plus ; des gravats recouvrent le plancher ou le carrelage – les fentes, rainures et dessins ; les quelques meubles qui sont restés après le départ, peut-être précipité, des derniers habitants, sont couverts de poussière).*

l'herbe est noire. S'y mêlent ronces, broussailles, tout un branchage. De l'eau, venue des pluies, est immobile au creux d'une pierre. L'ombre du feuillage – quelques arbres – est bleue. La lumière tremble au-dessus de l'herbe. Le vent – un souffle issu de l'ombre



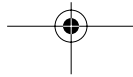
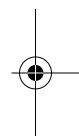
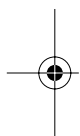


– agite peu l’herbe et le feuillage obscur traverse l’air encore chaud. C’est le soir – l’été, *à la veille du calcin de l’an*. On marche dans l’herbe qu’on piétine. À la limite des pierres (au faite du mur qui clôt le jardin), le ciel est plus sombre. La nuit s’annonce. Quelques oiseaux passent rapidement, au-dessus de tout ;

– On vient ici,  
non pour célébrer une demeure, un jardin,

mais parce que l’on s’est égaré (on a depuis longtemps erré entre des chemins non reconnus) ; il faut attendre ici, maintenant – que le jour paraisse –, sans impatience ; ne pas s’effrayer, reprendre, si l’on peut, le cours des choses (même si l’on oublie, autre chose est survenu) : la ville laissée derrière soi, quelques routes, les prairies le long du fleuve qui sont profondes (où il y a de l’eau, des ruisseaux, de larges flaques qui éblouissent et réfléchissent le ciel), peut-être des collines (d’où l’on verrait la plaine et tout un réseau de chemins) ; la porte enfin – bois pourrissant, la pierre du seuil disparue sous la broussaille, une inscription effacée sur le linteau ;

mais parce que la scène n’est pas située,  
– insituable ;  
elle a lieu sans présence, sans loi.  
On ignore ce qui l’engage et provoque son très lent





déroulement, hors de tout regard quasiment – à quelle infranchissable distance cela se joue, depuis toujours (se répète), cela va se jouer encore.

#### RÉCITATIF

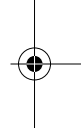
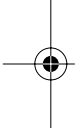
*L'avènement du matin fait disparaître étrangement toutes les ombres. Les choses s'illuminent. Entre les quelques arbres, le ciel, entre les pierres et les murs, l'herbe – blanchissent.*

*Au front, aux épaules – dans l'envers du dos, le froid. Une douleur tenace dans les yeux, le visage.*

*Effondrement intérieur : vestige, nausées – une immense fatigue, jamais encore ressentie.*

*Effacement de soi – vide.*

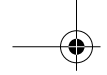
*On regarde : l'éveil du visible terrasse.*



#### AIR

*(Théâtre sans personnages, tragédie sans protagonistes : nulle, pour ainsi dire, fiction – mythes, péripéties, reconnaissances. Il ne se passe presque rien, sinon que cet événement foudroyant a lieu (mais indécidable, sans lieu – la scène est vide, cet effacement insensé par lequel je disparaiss.)*





*Ici, les choses sont de peu de poids. Le vide dont il est question est hors de présence et de pensée, ce renversement est sans mesure : il n'y a pas de plus haute horreur).*

Ce par quoi nous décidons,

l'oubli – au commencement –, la terreur  
de n'être rien  
*dans l'éternelle indifférence de l'été.*

D'où s'épouvante – plaintes – gémit,  
à distance pourtant  
mais en nous :

une bête divisée  
(rien d'une part ; de l'autre quelque chose  
comme la terre entre ses ombres  
– vignes, ronces, racines noires –  
et la clarté parfois trompeuse).

Je disparaissais

dans le froid – au-delà du froid,  
auparavant, dans l'autre nuit  
où s'obscurcit, se refuse  
par éclairs  
une sauvagerie sans nom, la primitive  
colère.

